

En Toscane, une ville dont les acteurs sont des prisonniers

Volterra/Théâtre. Depuis 1989, le metteur en scène Armando Punzo travaille avec des condamnés à de lourdes peines. Sa compagnie s'appelle la Forteresse

QUINZE dos d'hommes bronzés, musclés, tatoués se détachent dans une rue de Volterra (Toscane). Ces hommes portent des pantalons verts de parka, des chaussures noires d'exercice et des marcols noués autour de la taille. Inlassablement, ils courent, groupés, sur un plancher de bois qui s'élève à 45° entre les façades de maisons anonymes. Dans la chaleur de juillet, ils attaquent la pente, coudes aux corps, corps luisants, et la redescendent au même rythme, en musique.

Parmi les passants qui s'arrêtent pour les regarder, il y a beaucoup de touristes. Ils ignorent que ces hommes qui courent sont des détenus de la prison de Volterra, engagés dans la répétition d'une pièce de théâtre, *Il Prigione (La Taule)*. Vêtu de noir, portant queue de cheval, imperturbable, Armando Punzo dirige l'exercice. Lui, c'est le metteur en scène.

Un détenu s'approche des passants. La sueur ruisselle sur son visage. Il garde les yeux tournés vers le sol, il parle tout bas : « Ça fait quatre ans que je suis en prison. Quatre ans de souffrance, une souffrance si grande que parfois j'ai pensé en finir. » Puis il rejoint les autres, reprend la course. Quand Armando Punzo décrète la pause, les hommes s'épongent, enfilent les marcols, se désaltèrent. Plus tard, on les croisera dans les rues de Volterra, passants parmi les passants. On les verra vers minuit, rassemblés sous un porche. A répéter, encore et toujours.

Puis, au restaurant, on écouterait Franco raconter son histoire. C'est lui qui, dans l'après-midi, s'adressait aux passants. « Je suis de Naples. J'ai grandi sans famille, j'ai vécu comme un clochard. Je suis entré dans une pharmacie avec un pistolet en carton. J'ai volé 370 000 lire [environ 1 200 francs]. J'ai été condamné à quatre ans et six mois de prison. C'est beaucoup, mais au procès, j'ai été stupide, j'ai nié le vol. Il me reste deux ans et demi de prison. J'ai trente-trois ans, l'âge du Christ... » et de ses bras, Franco dessine une croix.

D'abord, Franco a été détenu à Naples. « Là-bas, quand tu dis un mot de trop, on te bat. La prison, c'est dur. Mais si tu n'as pas une bonne communication avec les policiers, c'est l'enfer. Naples, c'était l'enfer. Ici, c'est l'hôtel. » La prison de Volterra est considérée comme un modèle dans la péninsule. Située au cœur de la vieille ville, elle est dirigée depuis 1977 par Renzo Grazzini, un pionnier, qui a introduit des cours, de nombreuses activités, et encouragé

l'apprentissage progressif du retour à la liberté. Selon la loi italienne, depuis 1993, les détenus ont le droit de passer quarante-cinq jours par an hors de la prison, sous certaines conditions. « C'est indispensable, dit Armando Punzo. Si quelqu'un reste enfermé pendant sept ans, on est sûr qu'il retourne en prison deux jours après sa mise en liberté. »

Armando Punzo est entré par la porte du théâtre dans la prison de Volterra. C'était en 1989, il était âgé de trente et un ans. « Je fais partie d'une génération à qui on n'a cessé de dire que tout avait déjà été fait ; que l'utopie, c'était fini. » A l'université de Naples, où il étudie l'arabe et le persan, il s'ennuie. Une lecture décide de sa vie : *Pour un théâtre pauvre*, de Jerzy Grotowski. « Grâce à ce livre, j'ai compris qu'il était possible d'être à la fois provocateur et pratique ; qu'il y a une morale, pour soi et pour les autres, dans le théâtre. » Punzo quitte Naples pour Volterra, où il travaille pendant trois ans avec le groupe de Grotowski. Il monte son premier spectacle, *Etty*, d'après les écrits d'Etty Hillesum, parce qu'il voit « une leçon de vie » dans l'histoire de cette juive hollandaise qui choisit d'affronter

les camps. En 1989, le groupe de Grotowski se dissout. Il n'y a plus d'argent. La plupart des camarades d'Armando Punzo quittent Volterra. Lui décide de rester et de travailler dans la prison de la ville. « Pas pour sauver les détenus. Pour faire du théâtre. »

La municipalité offre 8 millions de lire (environ 24 000 francs) pour un stage d'un mois. Le stage dure un an. Depuis, Armando Punzo n'a pas quitté la forteresse. « Dès le début, j'ai mis cartes sur table. Je suis napolitain, les détenus m'ont compris. La plupart viennent du Sud. Je ne leur ai jamais demandé pourquoi ils étaient là. Je n'aime pas la curiosité morbide. Je leur ai parlé de théâtre, je leur ai donné des règles. » Ils s'y sont mis. La compagnie de la Forteresse est née. Elle compte aujourd'hui une trentaine de membres, reçoit 100 millions de lire (300 000 francs) de subventions, et a créé huit spectacles depuis 1989.

Le fait que la prison de Volterra soit réservée aux lourdes peines facilite le travail sur la durée. Au début la compagnie disposait seulement d'une salle de 27 mètres carrés. Aujourd'hui, les répétitions ont lieu dans la cour quand le temps

le permet. Depuis 1993, les spectacles sont présentés aussi hors les murs. Non sans problèmes, parfois.

« Je suis napolitain, les détenus m'ont compris. La plupart viennent du Sud. Je ne leur ai jamais demandé pourquoi ils étaient là. Je n'aime pas la curiosité morbide »

En 1995, deux des détenus qui jouaient *Marat-Sade*, de Peter Weiss, à Vintimille, ont tenté de dévaliser une banque. Ça a fait grand bruit dans la péninsule. Des journaux ont titré à la une : « Le théâtre de l'évasion ». « C'était absurde et injuste, dit Armando Punzo. En Ita-

lie, 1 % seulement des détenus ne rentrent pas de permission, ce qui n'est rien. » A Noël 1996, deux prisonniers se sont enfuis après avoir joué *Les Nègres*, de Jean Genet, à Volterra. Repris quinze jours plus tard, ils ont écopé de huit années supplémentaires, et les autorités ont interrompu pendant quatre mois l'activité théâtre.

Cet été, les détenus sont les héros du Festival de Volterra - l'une des plus intéressantes manifestations d'Italie. Placés dans la section « Théâtre de l'impossible », dirigée par Armando Punzo, ils ont présenté du 25 au 27 juillet une trilogie : *Marat-Sade*, de Peter Weiss, *Il Prigione*, de Kenneth Brown - qui fut l'un des spectacles-phares du Living Theater - et *Les Nègres*, de Jean Genet, point d'orgue de leur travail. Alors que *Marat-Sade* et *Il Prigione* se donnaient à l'extérieur, *Les Nègres* étaient confinés dans le minuscule Teatro di San Pietro, une salle où, dans une chaleur étouffante, s'entassaient le public enthousiaste du festival et les familles de détenus.

Le théâtre n'est pas très éloigné de la prison : des murs gris sale, un espace de jeu qui n'excède pas 15 mètres carrés. Ils sont vingt dans

cet espace. Vingt qui tournent en rond, comme ils le font dans les courettes, en comptant les pas, pour se concentrer avant le spectacle. La force de leur représentation éclate dès les premières minutes, quand ils s'asseyaient au premier rang des gradins, tête vers le sol, offrant leurs dos nus aux spectateurs. Quel simulacre préparent-ils dans le silence ? Celui de la trahison que Genet appelait de ses vœux : les détenus ne jouent pas *Les Nègres*, ils les désossent en une heure dont la cruauté, parfois, atteint celle dont rêvait Antonin Artaud.

Mêlant au texte de Genet des extraits du *Traité sur l'anthropomorphie criminelle*, de Lombroso, jouant de l'ironie de leur « négritude » sociale, ils empoignent des extraits de la pièce - sur l'amour, le meurtre, la haine - qu'ils travaillent au corps, avec un engagement physique, viscéral, où éclate la vérité des *Nègres* : « Faites donc de la poésie, puisque c'est le seul domaine qu'il nous soit permis d'exploiter. » A la fin de la représentation, une longue ovation salue la troupe de la Forteresse. Certains détenus pleurent.

Brigitte Salino

L'ÉTÉ FESTIVAL

A Volterra, en Toscane, le théâtre est entré en prison. Et il en sort, puisqu'au Festival de Volterra, des détenus sont sur scène, sous la direction du metteur en scène Armando Punzo, un Napolitain âgé de trente-neuf ans. Celui-ci, depuis 1989, travaille avec des prisonniers condamnés à de lourdes peines. « Je fais partie d'une génération à qui on n'a cessé de répéter que l'utopie, c'était fini », dit-il. « Mais quand, enfant, je jouais avec des figurines, je voyais bien qu'on peut toujours inventer. » A Volterra, avec lui, des hommes tentent de réinventer leur liberté. Ils ont présenté trois pièces, du 25 au 27 juillet. A Paris, la liberté, samedi 26 juillet, c'était la Parade de Paris quartier d'été. Un défilé mêlant invention et humour, richesse de couleurs et de musiques. Pour ceux qui aiment rêver plus secrètement, à Paris toujours, le Musée Zadkine a rassemblé des œuvres de très grands artistes du XX^e siècle, sur le thème de l'acrobate.

LE MONDE